



**HAL**  
open science

## L'investissement pragmatique dans la syntaxe

Jean Robert Rakotomalala

► **To cite this version:**

| Jean Robert Rakotomalala. L'investissement pragmatique dans la syntaxe. 2021. <hal-03518111>

**HAL Id: hal-03518111**

**<https://hal.science/hal-03518111v1>**

Preprint submitted on 9 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## Résumé

Il y a une identité déduite des plans phylogénétique et ontogénétique dans l'acquisition du langage ; une identité qui se caractérise par le passage du protolangage vers le langage. Le propre du protolangage (BICKERTON, 2010) est l'absence de grammaire, une absence rendue possible par la forte implication de buts pragmatiques. Notre but est de montrer que les formes syntaxiques sont commandées par des buts pragmatiques, illustrant ainsi l'idée de (GARDINER, 1989[1932]) selon laquelle la pragmatique est la base de tout en linguistique.

Mots clés : syntaxe, pragmatique, conjonction, indicatif, subjonctif.

## Abstract

There is an identity of the phylogenetic and ontogenetic planes in the acquisition of language; an identity that is characterized by the passage from protolanguage to language. The characteristic of protolanguage (BICKERTON, 2010) is the absence of grammar, an absence made possible by the strong involvement of pragmatic goals. Our goal is to show that syntactic forms are controlled by pragmatic goals, thus illustrating the idea of (GARDINER, 1989[1932]) that pragmatics is base of all in linguistics.

Keywords: syntax, pragmatic, conjunctive, indicative, subjunctive.

## 1. LE PROTOLANGAGE

Le terme de protolangage est apparu pour la première fois sous la plume de (BICKERTON, 1990) pour caractériser la structure des pidgins comme une communication faite de juxtaposition lexicale sans que l'on puisse parler de lien syntaxique. Pourtant, cette communication tire son efficacité de par sa forte dimension pragmatique autorisée particulièrement par la nature *hic et nunc* de cette communication.

Nous allons observer d'abord le protolangage dans deux situations avant de le cerner dans l'espace phylogénétique.

La première situation est le pidgin. Le dictionnaire de linguistique nous apprend que le pidgin est :

(On appelle *pidgin*) une langue seconde née du contact de l'anglais avec diverses langues d'Extrême Orient (chinois notamment) afin de permettre l'intercompréhension de communautés de langues différentes. Le système du pidgin est beaucoup plus complet que celui de sabir, son vocabulaire couvrant de nombreuses activités.

Autrement dit quand un groupe de personnes n'ayant pas de langue commune arrive dans un pays où l'anglais est la langue pratiquée, il en découle pour ce groupe une appropriation du lexique anglais sans la grammaire pour communiquer entre eux et aux anglophones. Très souvent, les linguistes se contentent de cette cause du pidgin dans le cadre d'une sociolinguistique et sont prodiges à débusquer les variations.

Nous pouvons illustrer l'aspect de cette protolangue par un exemple. L'immigré chinois qui travaille à Madagascar dans le courant des années 2010 possède un bagage linguistique non négligeable en anglais puisque c'est une langue enseignée en Chine en tant que langue étrangère. L'anglais est aussi une langue enseignée à ce titre à Madagascar. Il en résulte que ce Chinois communique avec le Malgache dans une forme de pidgin du type « *Saphir You have ?* » au lieu de « *Do You have saphir ?* »

L'efficacité de cette communication réside dans la dimension pragmatique inhérente à toute énonciation. Nous profitons de cette occasion pour rappeler que c'est une logique narrative ou une logique binaire qui est à l'œuvre dans les actes de langage au lieu d'être focalisés au verbe performatif qui n'en est que le commentaire et qui peut venir à manquer. C'est ce qui apparaît clairement dans le délocutif qui se présente comme une exhibition du commentaire au détriment du commenté (RAKOTOMALALA, 2020).

Ainsi, des deux formes ci-dessus, le pidgin et l'anglais correct, on s'aperçoit que l'objectif du locuteur est d'acquérir une information dont il est disjoint par le moyen d'une interrogation ou d'une demande. C'est cet acte de langage, l'envie de disposer d'une information qui est à l'origine des formes marquées comme question. Tout comme dans la théorie lexicaliste de la syntaxe, il est complètement inutile de vouloir faire dériver ce désir de conjonction à une information d'une structure profonde où il y aurait un préfixe performatif déterminant l'acte de langage.

La deuxième situation est le processus d'acquisition du langage par l'enfant. Tout d'abord, l'enfant utilise souvent une sémiotique autre que verbale pour communiquer avec l'adulte : il désigne par son index l'objet de son désir selon le schéma qui veut qu'il passe de la disjonction à la conjonction d'objet. Un acte de langage que la pragmatique classique qualifie de « requête » ou de « demande ». C'est suite à son évolution linguistique qu'il utilise une forme de pidgin en nommant tout simplement l'objet de son désir.

Le protolangage, qu'il soit sous forme enfantine ou celle du pidgin, est loin d'être rare dans nos communications au quotidien. Il est à l'œuvre dans la sémiotique visuelle des panneaux de signalisation routière, il l'est dans la communication des arbitres au joueurs. Il se cache dans l'agglutination de l'article au nom dans des emprunts du type : *divay* [du vin], *mofo dipaina* [du pain], *diloilo* [de l'huile], etc. ; mais surtout, quand nous sommes pris au dépourvu : l'expression « Ciel ! mon mari » interjetée par une femme plus ou moins en situation d'adultère en est une bonne illustration.

Pour continuer, nous allons soutenir par un autre biais l'hypothèse de BICKERTON qui place le protolangage comme une étape vers le langage.

S'il est admis que les mythes et les contes sont la première littérature de l'humanité, on s'aperçoit facilement que leur motivation profonde est un acte de langage que l'on peut résumer de la sorte : on raconte un mythe pour annuler ses conséquences qui risquent d'être infinies. Il est donc plausible qu'ils portent trace du protolangage. Une trace que les analystes du folklore qualifient de merveilleux. Les merveilleux dans les mythes sont ces impossibilités dans la vie réelle qui ne doivent pas être lues comme fiction mais tout simplement comme la trace de la difficulté d'un langage en train de se construire. C'est-à-dire, cet indécidable entre

le protolangage et le langage comme le confirme le passage suivant de B. VICTORRI qui insiste sur la contribution de la narration dans l'émergence du langage :

Supposons alors que notre apprenti narrateur arrive à faire comprendre qu'il veut évoquer l'un des acteurs de cette crise passée<sup>1</sup>, en utilisant quelque procédé mimétique : imitant l'une de ses particularités physiques, un animal qu'il aimait chasser, son cri favori, etc. (...) Ce qui était cantonné dans des mémoires individuelles devient l'objet d'une attention collective, acquiert une présence intersubjective, « magique », qui frappe profondément les esprits. Le narrateur peut alors progresser tant bien que mal dans son proto-récit, faisant revivre les personnages devant le groupe subjugué, conscient de vivre collectivement une expérience tout à fait nouvelle. (VICTORRI, 2002, p. 122)

Nous comprenons maintenant que c'est la difficulté de narrer un événement « qui n'est plus » ou « qui n'est pas » qui est à l'origine de ces « merveilleux » dans les mythes parce qu'il s'agit d'un langage en train de se construire et nous savons que le langage adore mimer les événements sonores de la vie sous forme d'onomatopée. Parmi ces onomatopées, nous en avons une qui atteste du passage du protolangage vers le langage ; il s'agit du « clic » du souris d'ordinateur qui a donné naissance au verbe « cliquer ». Il faut également faire remarquer que « souris » en ce sens est une métaphore qui atteste du caractère mimétique du langage.

Nous rangeons dans le merveilleux toutes ces incohérences séquentielles du récit mais qui contribuent à rendre possible la logique narrative au service d'un macro-acte de langage qui préside à la performance discursive. Tel est le cas du fourvoisement d'Œdipe qui est incapable de savoir que Polybe et Périboas ne sont que ces parents adoptifs. Sans ce merveilleux fourvoisement, l'inceste ne serait jamais accompli et le narrateur n'aurait jamais atteint le but pragmatique de son récit : établir pour la première fois l'interdit de l'inceste, sans jamais le dire, afin de préserver l'organisation sociale du chaos de la violence. Il nous semble que l'ossature du mythe repose sur le « merveilleux » parce que c'est un langage intermédiaire entre le protolangage et le langage.

Nous retenons surtout de ce langage intermédiaire son anonymat qu'il doit non seulement au fait que la maîtrise du sujet d'énonciation (je/nous) est la plus tardive dans le processus d'acquisition du langage au niveau ontologique et, sans doute, ce fut également le cas au niveau phylogénétique, mais aussi parce que la trame qui préside à ces discours est un but pragmatique ; ce qui implique l'insignifiance du sujet de l'énonciation au profit de l'énonciation elle-même parce que l'objectif est de rendre collective une mémoire individuelle.

Cet effacement du sujet de l'énonciation n'empêche pas que l'énoncé soit suspendu à l'énonciateur qui lui donne forme. C'est ce qu'atteste la pragmatique en faisant de la *sui-référentialité* sa base théorique. Toute la nécessité de la triadicité du signe chez (PEIRCE, 1978) repose sur les effets possibles des signes que nous produisons. Il importe peu que le diamant soit réel ou dans un roman, mais la production de ce signe renvoie à un parcours d'évocations qui inclut la rareté et la pureté ; du coup, offrir un diamant à une femme a pour mission de

---

<sup>1</sup> Rappelons pour mémoire que les mythes racontent toujours une tragédie que VICTORRI appelle ici crise en situant le récit dans sa dimension socialisée comme passage de l'individuel vers le collectif.

transférer les qualités du diamant à la beauté féminine avec toutes les dérivations illocutoires qui en découlent.

Ce privilège de la forme au détriment du sujet de l'énonciation est ce qui est à l'œuvre dans l'anonymat des mythes et de leur absence d'ancrage temporel. Il ne faut pas oublier que les histoires racontées dans les mythes sont censées être exemplaires parce qu'elles se situent dans la nuit des temps et nous apprennent comment les choses se sont passées pour la première fois.

Il est très remarquable que le langage élaboré a recours à ces effacements du sujet d'énonciation et d'ancrage temporel pour faire passer une réflexion individuelle dans la mémoire collective. Tel est le cas de la rondeur de la terre. On sait que c'est Ératosthène (276 – 194 av. J.C.) qui a établi pour la première fois la circonférence de la terre mais ce n'est pas la même chose de dire « *Ératosthène affirme que la terre est ronde* » que de dire « *La terre est ronde* ». Le premier énoncé est marqué par le sceau de l'individuel tandis que le second atteste de son inscription dans la mémoire collective.

Cette dernière remarque va nous permettre d'observer la structure des complétives.

## 2. LES COMPLÉTIVES

Cette marque du pluriel n'est pas due au hasard, elle est pour montrer que la structure à l'origine de trois formes que l'on appelle « modes » : l'indicatif, le subjonctif et l'infinitif, diffère l'une de l'autre bien qu'elle possède un point commun : la présence d'une phrase principale qui a pour complément d'objet une autre phrase – et non un Groupe nominal – que l'on appelle traditionnellement « subordonnée ». Tout d'abord, commençons par remettre en question l'idée de phrase indépendante.

### 2.1. LA PHRASE INDÉPENDANTE

Appelée également « phrase simple », la phrase indépendante est celle qui contient un seul prédicat du type *La terre est ronde*. On parle parfois à son sujet de « proposition absolue ». Notre intuition la plus élémentaire nous apprend que l'existence de telle phrase ou de telle proposition est un dispositif heuristique en épistémologie. C'est-à-dire, une hypothèse provisoire au service de la recherche parce qu'il n'existe pas d'énoncé sans énonciateur comme le souligne la remarque suivante :

Le fonctionnement linguistique tout entier s'organise autour de l'évidence du moi. Sans elle il partirait à la dérive. La vérité du monde, sous la véracité du message, se suspend au message. (LAFONT, 1978, pp. 178-79)

Si le dispositif heuristique sert à faire avancer la science comme cela se passe en algèbre où l'invention de nombres complexes a pour but de permettre le calcul des racines carrées des entiers réels négatifs, par contre en linguistique, non seulement il autorise d'élaborer la syntaxe des phrases, mais surtout, se révèle être une stratégie de communication qui modifie le rapport énonciatif : le passage de la mémoire individuelle à la mémoire collective.

En effet, il existe un handicap natif de la pragmatique : le fait d'attacher à la seule catégorie du verbe les actes de langage. Le correctif que nous avons proposé à cette bévue

est que le verbe performatif n'est que le commentaire d'une forme qui lui est subordonnée du point de vue de la syntaxe et ne peut devenir performatif en soi que par le mécanisme de la délocutivité. (RAKOTOMALALA, 2021) Ainsi, dire *La terre est ronde* devient l'accomplissement d'une « affirmation » si on lui ajoute le préfixe performatif :

### 1. *J'affirme que la terre est ronde*

L'effacement du préfixe performatif n'empêche pas au segment restant d'être performatif (implicite). Ce qui veut dire très exactement que la performativité est l'identification d'une forme répertoriée comme pouvant accomplir tel ou tel acte de langage, ici, une affirmation et non le fait du préfixe performatif qui ne fait que commenter ce que la forme accomplit, de la même manière, nous pouvons identifier des actes susceptibles d'être accomplis par la seule forme des outils que nous voyons ; ainsi, il est attribué à la forme d'une hache la capacité de fendre et à la forme d'un couteau la possibilité de couper, pour ne citer que ces exemples.

## 2.2. LE MODE INDICATIF

Étymologiquement, ce mode est une application au langage du geste de la monstration qui se fait par l'index. L'indicatif a donc pour but pragmatique d'inscrire ce qui est signifié dans la catégorie du réel parce que le langage ne peut pas être une tautologie du réel. De ce point de vue nous pouvons comprendre le mode indicatif comme un délocutif parce qu'il sert à convertir un acte physique – le geste de monstration – en un acte déictique dans le langage. De cette façon, si quelqu'un nous affirme que la terre est triangulaire, son but pragmatique est de nous faire croire à la véracité de ce qui est affirmé.

Notre but est de mettre en évidence que le mode indicatif est un choix du locuteur quand il veut inscrire son dire dans la catégorie du réel. Il faut entendre par catégorie du réel, l'ensemble que ce qui est réellement et de ce qui est présenté par le langage comme réel. Pour que cette intention soit matériellement reconnaissable par le destinataire de la parole, il faut qu'elle soit supportée par une moule syntaxique.

Le but pragmatique de « faire croire » prend la voie du mode indicatif qui est une conversion du geste de la monstration en une double forme linguistique : une phrase commentée s'insère dans une phrase qui commente par le moyen d'une conjonction de subordination. Dans la grammaire traditionnelle, la phrase commentée est appelée « phrase subordonnée » et celle qui commente « phrase principale ».

Dès lors, pour que la phrase commentée soit au mode indicatif – comme expression de la catégorie du réel, il faut que la phrase commentatrice – qui peut venir à manquer – prenne la forme d'un « dire » ou d'un « savoir ».

Nous pouvons conclure ainsi qu'à chaque fois que le verbe de la phrase principale a pour équivalent sémantique du verbe **dire** ou **savoir**, la phrase subordonnée est au mode indicatif. Ce qui veut dire que du protolangage au langage, le mode indicatif est un délocutif du geste de la monstration.

Rappelons pour mémoire que si nous définissons le délocutif comme une conversion d'un acte physique en acte linguistique, c'est par suite d'une observation du cas du mot

« merci » à partir de l'expression « Dieu merci » (RAKOTOMALALA, 2015). Cette expression signifie que par la grâce de Dieu, l'homme est épargné d'un malheur. Ce qui veut dire que Dieu a accompli un acte physique dont le résultat est au bénéfice de l'homme épargné d'un malheur. Sur cette base le « merci » est une offrande en retour d'un bien ou d'une faveur obtenue selon la loi du don et du contre don qui a fait l'objet d'une analyse féconde chez Marcel MAUSS (1973). La délocutivité de l'expression intervient quand – pour rester poli – on n'a rien à offrir en échange d'un don obtenu, il suffit de dire « merci » pour accomplir l'acte de remerciement qui aurait pu être physique.

De la même manière, si le mode indicatif comme son étymon l'atteste est un acte physique de monstration par le mouvement de l'index dans le protolangage que ne retrouvons encore dans l'acquisition du langage chez l'enfant ; sa nature délocutive provient du fait qu'en dehors de tout acte physique, la forme du mode indicatif suffit à indexer le dit dans la catégorie du réel.

C'est ainsi que des affirmations comme « Dieu est grand » ou « La terre est ronde », par leur forme au mode indicatif présentent le transfert du témoignage du sens physique (la vue, le toucher...) vers le sens linguistique ; un mouvement délocutif qui fait passer un acte physique vers un acte de langage. Une affirmation n'est pas une expression de la vérité qui, par ailleurs, ne peut pas être l'objet de la linguistique ; elle est une demande de croire parce que justement le signe linguistique n'a pas pour mission de subsumer des référents mais de conférer aux choses une marque distinctive :

Le signifiant vient de l'autre, inaccessible au sujet, il opère en lui comme un affect en transformant les objets en valeur signifiante, c'est-à-dire en objet de désir déclenchant des programmes (des actions) de conjonctions réalisantes d'être ; il n'a pas pour fonction de codes de significations de nature conceptuelle subsumant des référents, mais au contraire de se matérialiser en marque distinctive sélectionnant les objets comme valeurs signifiantes. (PETITOT, 1981, p. 32)

Autrement dit, si dans le protolangage la communication est *hic et nunc* c'est parce qu'elle est dominée encore complètement par les sens physiques impliquant la présence simultanée des communicants et de l'objet de la communication ; au contraire dans le langage, l'objet de la communication n'est plus requis ni *a priori*, ni *a posteriori*, nous demeurons pris dans le spectacle linguistique qui expose sa logique tout autant qu'en mathématique, la vérité est analytique et nullement synthétique.

Quand on affirme que deux et deux font quatre, l'affirmation est vraie seulement de l'appareillage linguistique de la mathématique, car nous savons pertinemment que les entiers naturels sont des déterminants indéfinis (une pomme, deux pommes, trois pommes, etc.) et qu'en mathématique, ils sont manipulés sans leur partie nominale pour que le langage mathématique se libère de la contrainte du réel. C'est une pareille opération de libération de la contrainte du réel qui se réalise dans le délocutif qui nous sert d'explication de l'indicatif comme transfert des sens physiques vers le sens linguistique.

### 2.3. LE MODE SUBJONCTIF

Avec le mode subjonctif, nous tenons la preuve que le langage plonge ses racines dans le protolangage puisque ce mode recèle en lui la trace mythico-religieuse du protolangage bien qu'il soit un pur produit du langage. En effet, l'étymon du subjonctif signifie « être sous la dépendance de ... » et le mot tu de l'adnominal est « Dieu » pour respecter le troisième commandement : « tu ne prendras point le nom de l'Éternel, ton Dieu en vain ». Cette interdiction ne date pas seulement de la Bible, elle est de tout temps manifeste dans le rapport de l'humanité avec la transcendance verticale : taire le nom des divinités et les remplacer par le pronom de la troisième personne, comme l'attestent encore les termes d'adresse pour les personnages éminents, en position pratiquement de divinité comme « son excellence » ou « sa majesté ».

Pour l'illustrer, que l'on se rappelle de la prière de Jésus dans le jardin de Gethsémani : « (...) éloigne-moi de cette coupe, cependant, que ta volonté soit faite et non la mienne » (Luc, 22,42).

Ce qui se passe dans le mode subjonctif est une forme de préservation de la face qui consiste à éviter d'intervenir dans les desseins des Dieux tout en effectuant une requête qui satisfasse le désir humain. HEIDEGGER résume parfaitement cette attitude en la formule suivante : « ainsi, mais pas encore » qui lui sert à caractériser le *dasein* :

Le pur être-sous-la main s'annonce dans l'outil, pour ensuite cependant se retirer à nouveau dans l'être-à-portée de-la-main d'un étant dont on se préoccupe, en ce sens qu'on le remet en état. Cet être-sous la-main de l'inutilisable n'est pas encore purement et simplement privé de tout être-à-portée de-la-main, l'outil ainsi sous-la-main n'est pas encore une chose qui surviendrait seulement quelque part. (HEIDEGGER, 1927, p. 77)

Autrement dit, si le mode indicatif est l'expression de la catégorie du réel, le mode subjonctif est celle de la catégorie du possible définie comme ce qui diffère éternellement du réel et comme ce qui peut arriver tout autant qu'il peut ne pas arriver. Ce sont ces deux propriétés du possible qui le rattache aux divinités qui sont les maîtres du monde.

Ce qui veut dire exactement que dans le subjonctif, nous avons un double destinataire : le premier est notre interlocuteur et le second est la divinité qui est la seule capable d'accepter (ou de refuser) la requête y inscrite. C'est ce que HEIDEGGER appelle « ouverture au monde » :

Le produit, dans sa solidité, confère à ce monde une nécessité et une proximité propres. L'ouverture d'un monde donne aux choses leur mouvement et leur repos, leur éloignement et leur proximité, leur ampleur et leur étroitesse. Dans l'ordonnance du monde est rassemblée l'ampleur, à partir de laquelle la bienveillance sauvegardante des dieux s'accorde ou se refuse. (HEIDEGGER, 1987[1949], p. 48)

Cette relation avec la transcendance verticale est considérée par beaucoup comme un trait ayant pris naissance dans la préhistoire de l'humanité comme en témoigne cette réflexion de BATAILLE sur les arts pariétaux de la grotte de Lascaux :

Pour l'écrivain Georges Bataille, l'époque charnière qui voit l'homme se démarquer de l'animal est aussi celle de la naissance de l'art. Avec l'exemple de « l'homme du puits », il pointe l'opposition paradoxale qui existe entre le

traitement graphique de l'homme ithyphallique à tête d'oiseau très rudimentaire et l'expression du bison qui lui fait face, particulièrement réaliste ; comme si l'animal, de par le soin apporté aux détails, bénéficiait d'une considération insigne, d'une aura d'être « sacré » (JOYEUX, 2013, p. 20)

Il en ressort que la sacralité de l'art tient au fait qu'il est une forme de protolangage à travers lequel l'homme s'adresse à une dimension qui le dépasse afin de se maintenir en vie. C'est ce qui explique le trait élaboré du bison par rapport au brouillon des traits de l'homme dans ce fameux « homme du puits »<sup>2</sup> parce que l'homme du paléolithique divinise le quadrupède duquel dépend sa vie. C'est une pareille préoccupation qui est à l'origine des fastes des monuments religieux, surtout au moyen âge.

Cette sacralité de l'animal dont dépend la vie des hommes se trouve à l'état fossilisé à Madagascar. Ainsi, l'homme malgache ne tue pas le zébu sans rituel au cours duquel il s'adresse à lui afin de lui demander de la bénédiction. Il faut admettre qu'il y a quelque absurdité de vouloir converser avec le zébu, cependant, il ne faut pas oublier que le subjonctif a un double destinataire : l'animal et la divinité créatrice de l'animal dans un parfait rapport métonymique.

Appelons communication anthropologique celle qui implique à la fois la transcendance horizontale, premier destinataire, la transcendance verticale, second destinataire. La plus emblématique des communications anthropologiques est la salutation et il n'est pas difficile d'établir qu'elle est toujours au mode subjonctif.

Dire à quelqu'un « bonjour » est incontestablement accomplir une salutation et cette expression est une version délocutive d'une phrase au mode subjonctif du type : *Je souhaite que vous ayez un bon jour*. La première évidence est que le locuteur n'a pas le pouvoir de convertir un jour quelconque en un bon jour mais en s'exprimant ainsi, il s'adresse en même temps à son prochain parce que personne ne peut se suffire à elle-même et à la transcendance verticale qui accorde ou refuse sa bienveillance.

On peut aussi s'imaginer une autre source de délocutivité de l'expression. Très probablement, s'il est accepté que les peintures rupestres impliquent la double transcendance : rapport des hommes entre eux et rapport des hommes aux divinités, la salutation aurait été dans la grotte de Lascaux un rituel destiné aux divinités en passant par les animaux peints sur les parois.

De nos jours, ce rituel de salutation est encore présent dans les cérémonies religieuses, qu'elles soient chrétiennes ou chamaniques. Dès lors, la salutation au quotidien est délocutive par conversion d'un acte physique en acte de langage.

En conclusion, nous pouvons dire que nous sommes très loin de la position de (ATTAL, 1995) qui considère que la pragmatique est en étroite relation avec le courant linguistique du behaviorisme :

Il me paraît donc tout à fait opportun d'affirmer clairement, sans honte, l'étroite parenté de la pensée pragmatique avec le courant behavioriste. L'erreur, cependant, des behavioristes a consisté, non à éviter de parler du sens, mais à ne pas voir qu'il était contradictoire de considérer le langage comme un vrai

---

<sup>2</sup> Peinture pariétale de la grotte de Lascaux, environ 18 000 ans avant J.C.

comportement et de le dire, car un comportement, par définition, *ne se dit pas tel*. (ATTAL, 1995, p. 15)

Le passage du protolangage vers le langage n'est pas seulement une simple introduction de la syntaxe, mais cette syntaxe elle-même est de nature délocutive.

Université de Toliara, 23 décembre 2021

### 3. BIBLIOGRAPHIE

- ATTAL, P. (1995). La pragmatique est-elle une forme honteuse du behaviorisme? . *L'information grammaticale*, 13-16.
- BICKERTON, D. (1990). *Language and Species*. Chicago: University of Chicago Press (USA).
- BICKERTON, D. (2010). *La langue d'Adam*. Récupéré sur Feuilletage.pdf: <https://www.dunod.com/sites/default/files/atoms/files/9782100543076/Feuilletage.pdf>
- GARDINER, A. H. (1989[1932]). *Langage et acte de langage: aux sources de la pragmatique*. Lille: Presses universitaires du septentrion.
- HEIDEGGER, M. (1927). *Etre et Temps*. Fribourg.
- HEIDEGGER, M. (1987[1949]). *Les chemins qui ne mènent nulle part*. Paris: Gallimard.
- JOYEUX, L. (2013). *Les animailtés de l'art: modalités et enjeux de la figure animale contemporaine et actuelle*. Récupéré sur HAL: [https://tel.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/937248/filename/ThA\\_se-Laure-JOYEUX-.pdf](https://tel.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/937248/filename/ThA_se-Laure-JOYEUX-.pdf)
- LAFONT, R. (1978). *Le travail et la langue*. Paris: Flammarion.
- MAUSS, M. (1973). Essai sur le don: forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques. *Sociologie et Anthropologie*, 149-279.
- PEIRCE, C. S. (1978). *Ecrits sur le signe*. (G. Deledalle, Trad.) Paris: Seuil.
- PETITOT, J. (1981). *Sur la décidabilité de la vérité*. Paris: Institut National de la Langue Française.
- RAKOTOMALALA, J. R. (2015, Décembre 24). *Le saotsa (offrande) agir physique devenu agir linguistique*. Récupéré sur HAL: <https://hal-auf.archives-ouvertes.fr/hal-01248243>
- RAKOTOMALALA, J. R. (2020, Mars 26). *A propos du délocutif: une exhibition du commentaire au détriment du commenté*. Récupéré sur HAL: <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02535745/document>
- RAKOTOMALALA, J. R. (2021, Janvier 10). *Délocutivité généralisée et forme linguistique*. Récupéré sur HAL: <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03110317/document>
- VICTORRI, B. (2002). Homo narrans: le Rôle de la narration dans l'émergence du langage". *Langages*, 146, pp. 112-125. Récupéré sur <http://www.lattice.cnrs.fr/>.